Trimestriel

KATARANG

Organe d'information du Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri

N° 028 **ISSN 1431 - 5823** **Juillet 2000**

LE SANG DU CHIEN PURIFIE

page 14

LES PURIFICATIONS CHEZ LES TPURI

pages 13 - 20

LE FRANÇAIS DES TPURI

page 22

LE CLOCHARD

page 27

Sommaire

☞ Editorial

Une catharsis pour l'âme *par Kolyang Dina Taïwé* 3

☞ Essence de la culture Tpuri

Sacrifices funéraires et funèbres *par Kolyang Dina Taïwé* 4

☞ Pour que vive Ka'arang

Ô, Maimillion, fille de ma tribu *par Kandandi Rinmo Michel* 11

☞ Au Coeur du débat

Les purifications en milieu Tpuri 13
Des actes de purifications comme conciliabule avec le pacte social
par Kolyang Dina Taïwé *13*
Le pawge way, le pawge toglon, le proge biili : rites purificatoires en milieu Tpuri *par Kandandi Rinmo Michel* 14
Les châtiments des assassins en milieu Tpuri *par Môôraïwé-Temga Ngouissandou* 18
Histoire d'une purification *par MôôGagna Bambé Djakdjing* 19
La nécessité de donner le nom qu'il faut *par Môôraïwé-Temga Ngouissandou* 20

☞ Techniques et Technologies

Comment les Tpuri parlent-ils français ? *par Finanou Dadjeodi Hélène* 22

☞ Tumne Mairabne

Le clochard *par Danwé Lebon Justin* 27
Qui l'aurait pensé ou feg ti je coo wa *par Kandandi Rinmo Michel* 29

Impressum
Ka'arang ISSN 1431 - 5823 07.2000
paraît régulièrement à Bremen. Les articles nommément désignés ne rendent pas automatiquement l'opinion de la rédaction. Nous ne sommes pas responsables des manuscrits non requis. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Responsable de la rédaction
Kolyang, CDE-SAARE B.P. 67 Guider, Cameroun Tel/Fax: +237 25 25 38 Ou en Europe Dayang Paul c/o ESG, Wachmannstr. 81, 28209 Bremen, Allemagne Tel/Fax: 0049 421 3415 94

Promotion et abonnements: Kolyang, Dadaï

Ont collaboré à ce numéro: Finanou Dadjeodi Hélène, Kolyang Dina Taïwé, MôôGagna Bambé Djakdjing, MôôRaiwé-Temga Ngouïssandu, Danwé Lebon Justin, Kandandi Rinmo Michel

Ka'arang
Organe de liaison du Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri

N° 028 ISSN 1431 - 5823 Juillet 2000

Editorial: Une catharsis pour l'âme

En Août 1998 est morte Lady Di (dite Diana) dans une histoire lugubre de Paparazzi. Quelques mois après est morte Mère Teresa de l'Inde. Diverses personnes moins illustres sont mortes depuis lors, demain mourront plusieurs autres encore. A lady Di a été consacré un hymne, son tombeau devrait attirer plusieurs centaines de pélérins. D'autres morts moins célèbres constitueront la pâture des oiseaux ! Enfin, et un peu pour se consoler, disons que nous ne sommes pas tous constitués de la même façon ! Maintenant que le monde entier a pleuré lady Di, nous devons tirer une leçon pour nous mêmes : **Le monde a besoin d'une catharsis** que provoquent, dans la plus part des cas, des situations tragiques. De temps en temps, il faut que l'on pleure. Les Européens et les autres ont moins pleuré la princesse de Wales que leur propre sort. Car une catharsis (une purification) de l'âme et de l'être est une nécessité absolue pour les êtres humains. On pleure quand on se sépare, la gorge nouée, d'un être cher. On pleure quand la joie inonde le coeur et les larmes coulent. On pleure à la vue de la misère et de la grossiéreté de son propre bonheur. On pleure dans toutes les situations de la vie. On pleure une lady Di quand on a plus rien à faire avec soi-même, quand on a perdu tout espoir, quand les vagues de douleurs vous déchirent les viscères.

La catharsis comme élément essentiel d'une réconciliation avec soi-même et avec la société est une nécessité communautaire, une vérité sociale, un acquis absolu de la mémoire collective. Les Tpuri comme tous les peuples de la terre, ont aussi les cérémonies de purification qui se rapportent à toutes les infractions majeures ou mineures commises à l'encontre de l'éthique sociale, de la religion et du consensus communautaire. Que ce soient les incestes, les meurtres, les mauvaix comportements dans la belle-famille, le fautif est sommé par les lois sociales et se soumet volontiers à une catharsis. Elle peut être simple ou compliquée, calme ou bruyante, lointaine ou proche ; elle est discrète pour certaines formes de fautes, et ostentatoire pour d'autres.

La catharsis Tpuri couvre tous les domaines de la vie humaine. Elle va de la nécessité d'un sacrifice pour avouer l'adultère à une peine pour meurtre en passant par la protection des meubles de la belle-mère et bien d'autres encore.

Mais le but de la purification reste dans tous les cas une nécessité d'union et de ré-union avec soi-même et la société, le regain de l'harmonie déséquilibrée, la sauvegarde de la concorde et du pacte social, d'où son importance capitale dans le maintien des équilibres sociaux et de la paix.

Chaque jour que nous touchons à l'impureté, nous sommes obligés de nous soumettre à une catharsis qui peut paraître douloureuse, mais elle est nécessaire pour nous unifier à nous mêmes et à la société. Allons à la messe et retrouvons l'équilibre avec nous-mêmes. Est-ce peut-être le seul apport positif dont peuvent nous enrichir les religions dites révélées ?

Kolyang Dina Taïwé.

Essence de la culture Tpuri

Les sacrifices funéraires et funèbres

© Kolyang Dina Taïwé
Tiré de *Migration de la faim*

Dawa, un sage respecté, vient de mourir. La société Tpuri l'enterre.

Le ronronnement sanglotant reprit d'abord près de la natte mortuaire et gagnait de plus en plus de diamètre. Comme par un réflexe inexplicable, toute la masse humaine assise sous l'ombre des arbres se mit subitement sur pied et se joignit aux pleurs. Tous prirent la direction de la concession au milieu de laquelle gisait toujours Dawa à qui on avait construit un petit hangar pour le protèger contre les derniers rayons solaires. Les sanglots et les poèmes funèbres récités par les vieilles mères, les battements de tams-tams embellissaient l'atmosphère. Quatre jeunes hommes furent désignés pour transporter la natte où le mort gisait tel un roi inerte qu'il ne fallait pas déranger dans son sommeil. Honorés, ils étaient choisis parmi les jeunes dont la conduite était exemplaire. Ils transportaient le mort vers la tombe, le tremplin entre l'au-delà et le monde des vivants-vivants. Le cortège funéraire s'ébranla. Il n'allait pas vite, car la vitesse perturbe le repos de l'âme défunte. Les pas gracieux, la noblesse dans le mouvement, la lenteur réfléchie parachèvent le baume funèbre. A quelques mètres derrière les porteurs suivaient les cinq femmes que la mort n'avait pas encore libérées du joug marital. Elles étaient presque nues. Sur leur poitrine décorée par un tatouage singulier pendaient des seins flasques au téton noir. De beaux colliers de coquillages marins ornaient la taille. Des fibres longitudinales et blanches fabriquées avec toute la science des grandes mères pendaient devant et derrière et atteignaient les chevilles. Un simple cache sexe, tissés lui aussi des fibres blanches, passé entre les jambes ressortait par devant où les fibres longilignes servaient à cacher le recouvrement pileux. Munies chacune d'une petite calebasse décorée, elles pleuraient lentement, théâtralement. Les rites funèbres étaient sévères et définissaient un cadre religieux où la nudité pudique était exigée. Il fallait accompagner le défunt dans la matrice commune, dans la terre maternelle, dans une nudité qui ne faisait plus peur.

Derrière le cortège funèbre, on n'entendait plus rien. Les rugissements et le bruit sourd des voix couvraient l'assistance. Même l'oreille d'un voleur qui entend par tradition mieux que toutes les autres ne pouvait comprendre ce que le voisin immédiat disait. Bientôt, la procession atteignit le tombeau. Six hommes descendirent dans le trou profond d'environ deux mètres et on leur envoya le corps par des cordes attachées aux quatres bouts de la natte. Ils le placèrent dans une cavité creusée à cette fin, ressortirent et prièrent Maïdo'ou, la Mankom, de jeter la première pelle de terre. Les autres femmes devraient suivre selon leur rang d'ancienneté dans la famille. Maïdo'ou se courba, plia félinement ses genoux, accolant jalousement ses deux cuisses l'une contre l'autre laissant les longues franges faites de bandes de coton tissées, basculer vers une partie des fesses, prit une petite portion de terre dans sa main droite et la jeta dans le tombeau, en récitant un poème funèbre qui retraçait son amour pour Dawa. Dès qu'elle eut posé cet acte requis par la tradition, la foule sembla ivre de douleurs. Les femmes aux larges hanches fatiguées roulaient dans la poussière. D'autres, voulant se jeter dans la tombe, étaient retenues par des goumiers

désignés pour la circonstance. Et d'autres encore dont les yeux semblaient avoir délié la mer de larmes qui les habitait, ne pouvaient plus s'arrêter de crier comme pour exorciser un démon. Après ce grand désordre, les autres femmes firent leur devoir après quoi les jeunes versèrent la terre pour boucher le trou tombal. L'oraison funèbre continua dans cet esprit de déchirement total. Maintenant tous ceux qui avaient touché le corps étaient appelés à se rendre dans un lieu de purification. Après cela, le veau sacrificiel, agé d'un an, fut emmené près du tombeau. Un jeune homme amenait l'animal et le plaçait au chevet du tombeau, vers l'ouest et un court psaume funèbre était dit. L'animal sacrificiel devait mourir vivant. Dès que le signal était donné, hommes, femmes et enfants, chacun muni de couteau ou de matchette, assaillissaient le veau tels des vautours un cadavre.

Autour du tombeau de Dawa se tenait maintenant un jeune taureau, et une foule commença à se regrouper autour de l'animal. Le bovin qui avait probablement imaginé sa dernière heure s'agitait dangereusement. Pour éviter toute fuite précoce, un jeune homme lui tirait la queue pendant que les femmes et les jeunes gens, armés de couteaux tranchants tels des épées, lui coupaient la viande des pattes. L'animal sautait par-ci et par-là. Il meuglait de toute la force de sa gorge qu'une femme lui coupait maintenant. Epuisé, il s'écroula et les vautours-humains trempés de sang jusqu'aux cheveux achevèrent la dépouille. Le sang mélangé aux entrailles coulait sur le sol, vers la tombe de Dawa, baptisant le monceau de terre que sa tombe avait créé. Les morceaux de viande coupés, dans leur combat contre la mort, remuaient longtemps dans les récipients et ustensiles emmenés à cette fin. Dans cette dépouille vivante et cette fourmilière de personnes, il n'y avait pas eu d'accidents. Bientôt, l'animal terrassé disparut en morceaux dans des calebasses. Seules quelques femmes qui n'avaient pas pu accèder à la carcasse de l'animal malparlaient de celles qui avaient rempli leurs ustensiles et étaient rapidement rentrées pour mettre la viande au feu. Car la viande de deuil, comme on la baptisait, ne doit pas passer la nuit. Et sa préparation obéit à des règles très strictes, par exemple, ne pas l'assaisonner de sel. A ces femmes, rentrées bredouille et qui se contentaient des rumeurs et du bavardage, manquaient finesse et affinité. Et un veau sacrificiel n'était jamais rien. Les hommes mesuraient l'habileté de leurs femmes à ces multiples épreuves qui vérifiaient leur capacité à s'affirmer dans une foule. Parfois quand le veau arrivait à s'enfuir, on observait les femmes courir, couteau pointé vers le ciel, derrière leur proie pour l'assaillir un peu plus loin. Et aucun veau n'a jamais réussi à s'échapper à l'avidité humaine.

Le soleil se reposait déjà sur les arbres à l'ouest. Une boule d'or rougeâtre réflétait la chaleur agonisante. Quelques lambeaux de couleurs parcouraient le ciel irisé, le firmament silencieux, dans lequel se perdaient quelques vautours. A la tombée de la nuit, les différents groupes de danse animaient la soirée. Les harpes aux fines cordes, tirées des fils de fer formant les câbles de freins de bicyclette, jouées par des doigts d'enseignés résonnaient dans les nuits, fécondant les coeurs, adoucissant l'amertume d'un adieu momentané. La maison du défunt grouillait de monde jusqu'au matin. D'aucuns passaient la nuit chez des amis, d'autres sur le lieu de deuil, d'autres encore restaient debout toute la nuit. Après l'importante cérémonie du veau de mort, la foule se dispersait petit à petit jusqu'à ce que le train-train quotidien de la vie revînt progressivement.

*

Des douzaines de couchers de soleil se suivaient avec le même disque solaire traversant le firmament. Les quinzaines de sommeil que la bouche en baillant chassait chaque matin se remplaçaient imprégnant les visages de rides de routine. Par ces semaines qui passaient, le deuil devenait une compagne qui remplaçait la perte de l'individu cher. Mankom Maïdo'ou avait placé, en respect des exigences traditionnelles, deux petites marmites au chevet du tombeau où elle préparait le repas pour Dawa. L'âme de celui-ci n'était pas encore partie définitivement. Elle

revenait se désaltérer et manger dans les tessons de poterie placée au chevet. Le monde matériel duquel elle était prisonnière pendant des décennies la retenait uenconre pour quelques temps. Pendant cet intermède, elle errait çà et là, macérant son expérience matérielle dans le temps avant de s'installer définitivement dans l'au-delà, le pays des ancêtres, des personnes qui, par leur sagacité, vainquaient les sinuosités de la vie. Pour leur mari, les cinq femmes préparaient en alternance, réitérant ainsi leur amour pour le défunt.

Décédé au milieu du mois *baare*, deux mois après le début de la saison sèche, les vieux et le conseil des anciens avaient jugé bon de fêter les funérailles définitives six mois après, au mois de *tobbe* où les premières feuilles apparaissent sur les arbres, que l'odeur des pluies s'annonce, que la terre devient douce et les nuits plus amicales. Cette saison était propice aux célébrations définitives car les femmes, alors officiellement veuves, et pourront être cueillies par d'autres frères du défunt afin de commencer la saison de pluies dans leur nouvelle famille.

En attendant les funérailles, les mois passaient et se ressemblaient plus par leur longueur que par leur contenu. La sécheresse commandait aux êtres et aux choses. Dans le Sahel, la saison sèche avale l'étendue panoramique, les vastes surfaces dénuées. Vers sa fin, l'harmattan, avec ses tourbillons de sable sec semblables à des toupies, s'annonçait destructeur et ravageant. La chaleur caniculaire fécondait l'oisiveté finissant, elle, dans l'inaction, dans la routine grise. La saison sèche sahélienne, c'est aussi quand le soleil zénithal oblige les êtres vivants à chercher l'ombrage des grands caïlcédrats, le repos obligatoire de midi, la fournaise qui pénètre les os. En cette saison de paresse, à Laasirwa et aux environs la vie est au métabolisme le plus bas. Et ce coma sahélien dure des mois. Seul le retour des pluies entrepend de réveiller la plaine et les hommes de leur sommeil.

Un jour, au réveil matinal, dans la brume de noirceur qui gouvernait encore le village, Mankom entendit Dawa l'appeler. Une voix douce, comme elle ne l'avait plus jamais entendue s'adresser à elle, ssortit de desous la meule où elle écrasait le mil.

Elle s'arrêta de chanter. Elle pointa ses oreilles comme une chienne dont les chiots aveugles semblent en danger. Elle entendit le même bruit, léger et tendre sous la presse à écraser. Son âme et son attention maintenant aiguisées reconnurent tout de suite la voix du défunt Dawa. Elle avait longtemps attendu. Maintenant, elle entendait la voix de son mari. Distinctement.

Après s'être convaincue de la présence de son feu mari dans la hutte, elle se leva rapidement, ramassa un pagne qu'elle attacha autour de la taille, sortit précipitament, oubliant de prendre une camisole qui aurait caché ses seins flasques, et alla chez Temsala, le devin. Avant de mourir, Deng avait légué les pouvoirs et les secrets de divination à son fils, le premier-né, qui voyait maintenant pour les autres, pour le village tout entier. Avant le lever du soleil, le petit sentier était désert. L'air frais. Les hullulements des hiboux allaient et revenaient pour dire au revoir à la nuit. Elle marchait vite, la tête baissée, espérant ne rencontrer personne sur son passage. Mais son plus grand espoir était de ne pas trouver Temsala déjà sorti de sa case. En effet, quand celui qui allait chez un devin rencontrait un passant, il pouvait rebrousser chemin car les ancêtres ne répondraient pas favorablement, au cas échéant c'est à dire de grave nécessité, il fallait ne pas répondre au salut matinal. Et la sortie du devin amoindrissait en général sa force de divination. Alors Mankom allait vite, très vite. Ses pieds fatigués et fissurés prisonniers des chaussures bata en caoutchouc, soulevaient la poussière d'un sol que les empreintes des hérissons avaient sillonné, en quête de repas nocturne.

Aux abords de la concession, elle alla sur la pointe des pieds, pointa ses oreilles que des boucles traditionnelles tiraient vers le bas, écouta attentivement si le maître devin était déjà sorti. Les chiens que l'effluve humaine avait alertés, se mirent bruyamment à aboyer comme poussés par un esprit méchant qui se

vengeait de la peine que lui infligeait le temps. Maïgama sortit:

--- Taisez-vous! gronda-t-elle dans les ténèbres, tout en cherchant dans le vide une ombre humaine qui confirmerait ses cris nocturnes.

Elle reconnut la silhouette de Mankom, et ne dit rien. Depuis que Temsala avait hérité des pouvoirs de son père, la famille s'était habituée à ces visites matinales. Toutes les âmes en quête de réponses, celles-là qui voulaient ajouter une brique à leur maison de réponses vitales, venaient tôt le matin pour se laisser prendre par la main, pour boire à la source de la sagesse traditionnelle, pour ajuster l'objectif de leurs yeux. Ces personnes humbles, cachées dans le voile de la pénombre matinale se laissaient guider par le maître. Et parfois, les derniers venus quittaient la maison du devin à la pointe du jour quand la boule du soleil s'élevait peureusement au-dessus des arbres chassant les derniers esprits dans les bois où ils revenaient observer et veiller sur la vie des vivants. D'aucuns, venus de loin, dormaient dans le village pour aller de grand matin voir le devin, pour être les premiers chez le psychiatre du village.

Les chiens, têtus comme des enfants vilains, continuaient à aboyer comme si un dieu leur avait volé leur os. Dans toute sa fermeté féminine, Maïgama éleva la voix, dans la noirceur laiteuse de la nuit:

--- Quand on dit à un chien de se taire, il n'a pas d'oreilles! Ces longues feuilles trouées ne servent-elles qu'à entendre quand le maître appelle os?

Et se courbant, elle leur jeta une pierre ramassée entre le grenier, jouxtant la hutte-cuisine, et sa case dont la porte grandement ouverte révélait qu'elle écrasait du mil. Les chiens, peureux comme des déçus de la vie, s'enfuirent en prenant leurs quatre jambes aux oreilles, les queues enfoncées entre les pattes comme pour ne pas répondre de leur acte.

Mankom, à la démarche gracieuse et pourtant un peu apeurée par l'attente qui pilonnait son coeur, se glissa lentement vers la chambre de divination de Temsala. Arrivée sous le petit hangar, elle hésita longuement avant d'ouvrir la bouche. Ses pas devinrent sereins; toute sa silhouette sembla se diluer dans la pesanteur de la nuit qu'une petite flamme dans la chambre du devin déchirait. L'ombre de la visiteuse qui zigzagait selon le mouvement des flammes se perdit dans la noirceur des huttes et des concessions.

--- J'entre aussi vers vous, demanda-t-elle d'une voix câline, vainquant l'irrésolution qui menaçait son coeur.

--- Entre, entendit-elle une voix rauque que le sommeil semblait encore violenter, sortant du fond de la hutte.

Prenant appui sur ses genoux, elle se courba et entra. La fumée qui remplissait la case de Temsala lui fit mal aux yeux. Son hôte, accroupi sur ses deux pieds, torse nu, parsemé de quelques poils, une longue pipe noire perché au coin de la bouche, se courba vers l'avant pour souffler le feu, afin que la fumée disparût. Mankom s'accroupit sur ses deux pieds et porta tout le poids de son corps sur la main gauche dont la paume et les doigts étalés plongeaient dans la poussière. Ses lourds yeux interrogatifs restèrent baissés comme si elle attendait du sol la réponse à son problème.

--- As-tu passé la nuit? demanda Temsala.

--- Comment pourrai-je avoir passé la nuit, si la première visite me mène chez celui qui a des yeux? répliqua-t-elle, comme si elle parlait à elle-même. Elle semblait se demander sur son sort, dévoilant par sa réponse sa dépendance vis-à-vis du devin.

--- Parle! Je t'écoute, déchira-t-il l'inquiétude qui noircissait l'esprit de Mankom. Se tournant vers le petit foyer, il souffla encore le feu qui faillit s'éteindre. Et chaque fois qu'il soufflait sur le petit feu, la fumée grimpait le mur où elle avait déjà tracé une voie noire serpentant vers le toit où des toiles d'araignée calcinées renfermaient les esprits des vivants.

--- Un lézard a parlé! dit-elle, les yeux toujours baissés et griffonnant le sol du bout de bois qu'elle avait emporté pour se défendre contre les chiens méchants. Après avoir dit cela, un pincement lourd brûla son coeur, elle ne savait plus rien. Elle sentait qu'elle était

impuissante et attendait qu'on la prît par la main, lui indiquant la voix à suivre.

--- Je l'ai entendu, répliqua-t-il d'une voix pleine de confiance, comme pour souligner la participation sentimentale et le partage de la peine de cette femme que les soucis de bien-être et de bonheur avaient chassée de sa case douillette.

Et cette phrase la rassura. Tout d'un coup, l'inquiétude disparut. Elle leva ses yeux comme pour contempler celui qui l'avait comprise, qui avait ouvert son coeur pour partager son problème. Son coeur se dénoua soudain, une certaine clarté dans les idées l'illumina subitement. Et pendant qu'elle observait la chambre jonchée d'objets sacrés, elle crut pour la première fois entendre des milliers de voix qui répondaient aux vivants, soufflaient les réponses au devin et donnaient de claires instructions pour guider la communauté villageoise dans sa cécité.

Temsala se leva lentement. Une colonie de poussière se dégagea de sa petite culotte noire et trouée. Sa silhouette svelte, son visage ridé, sa barbe ébouriffée, ses yeux secs et perçants lui donnaient un aspect d'un sage dégageant une aura qui suscitait respect et vénération malgré son jeune âge relatif, car il venait seulement de dépasser la quarantaine. Il porta son corps vers le lit en bois, au chevet duquel se trouvait une gibecière qu'il prit. Ce sac sacré, fait de peau de bouc âgé d'un an, était toujours accroché près de sa natte. Non loin de cet outil principal se trouvait un morceau de tabac noir, rond qui lui servait à maintenir sa bouche en mouvement. Avec une douceur et un respect inexprimable, il s'approcha de son outil de divination, dit deux ou trois paroles sacrées et caressa ce fagot de dix fibres, servant à l'interrogation des esprits. Après ce proscenium fascinant, il interpella sa femme.

--- Maïgama! Maïgama, ga!

Comme elle écrasait le mil sous un rythme miéleux des poèmes d'enfance enfouis dans les greniers de sa mémoire, des psaumes impromtus de vie conjugale intriguée et pleine de frictions, elle ne comprit pas tout de suite.

--- Maïgama, Maïgama! éleva-t-il la voix dans la nuit que les premières lueurs de l'aube commençaient à illuminer.

Maintenant, elle avait cessé de mouvoir la pierre sur la meule lisse où les grains de mil broyés sous l'énergie que les chants transmettaient aux mains sortaient de l'autre côté sous forme de farine.

--- Quelqu'un m'a-t-il appelé? demanda-t-elle.

--- Apporte-moi un oeuf! fut la réponse de son mari.

Elle alla au poulailler où les dernières poules venaient de sortir. Les poulets partirent en un caquet qui fit aboyer les chiens. Elle prit un oeuf et par des pas de géants, arriva devant le hangar rabougri. Elle y entra, et s'agenouillant devant la porte de la case, tendit l'oeuf à son mari.

--- Voici!

Sans un mot, il le prit et, dans l'absence spirituelle sensible, le posa à côté de la gibécière.

--- Où a parlé le lézard, sous la meule à mil ou au toit? s'enquit-il.

--- Près de la meule à grains.

Un long interrogatoire s'en suivit. Quand il jugea qu'il avait une bonne banque de données informatives, il jeta les pailles à sa gauche, plaça l'oeuf au centre d'un cercle imaginaire que ses yeux traçaient dans le vide, griffonna quelques signes singuliers sur le sol poussiéreux au dessus de l'oeuf, poussa un soupir qui fit sursauter Mankom et établit le diagnostic.

--- Dawa se porte bien!

Cette nouvelle perça littéralement le coeur de Mankom dont la face ridée luisait maintenant à la lueur du feu dont les flammes pointaient le toit de la case. Ces flammes longitudinales confirmaient la réponse du devin qui rassemblait maintenant tous les outils qui avaient servi à l'interrogation des esprits et les rangeait machinalement à leur place. Il expliqua amplement pour la femme éprouvée:

--- Il vient juste demander l'état de sa maisonnée. Les visites d'un vivant-mort qui ne s'est pas encore définitivement établi dans l'autre village est toujours une quête de confirmation de notre amour pour lui, de

nos sentiments. Et surtout la reconnaissance que notre bien-être dépend de lui est un fait qui doit nous préocupper. Pour répondre positivement à sa visite, il faudra sacrifier une génisse, mettre une partie de l'os tibial dans une calebasse cassée remplie de cendres femelles, macérées dans les entrailles d'une jeune poule, et porter ce mélange dans un tesson noir au carrefour de deux chemins bien fréquentés. L'y déposant et repartant chez toi, il ne faudra pas regarder en arrière.

Cherchant le bout de son pagne attaché en point, elle enleva du noeud un morceau de tabac qu'elle lui tendit des deux mains, et promit de repasser remettre le poulet de divination, afin d'obéir aux règles et impératifs de la consultation. Car ici, l'homme se trouve dans un monde de totale confiance entre le chercheur d'aide et le conseiller, celui qui a les yeux. Toute bonne divination se récompense par un geste de respect et de soumission. Ici au village, toute requête chez le devin se paie par du tabac et un poulet. Pour des cas plus graves, il faut revenir chez le devin pour confirmer le sacrifice de l'animal prescrit et pour ce fait, il était nécessaire de lui apporter soit la peau soit la patte de la bête sacrifiée.

Après cela, Mankom se leva allégée, sortit de la salle de consultation et se dirigea vers la sortie de la concession de Temsala.

--- Maïgama! Accompagne-la sur la route, demanda-il à sa femme.

Les chiens recommencèrent leur aboiements rythmiques qui déchiraient les lueurs matinales et, à la vue de leur maîtresse, se turent aussitôt.

--- As-tu bien dormi? s'enquit-elle maintenant de la santé de Mankom.

--- On dort comme le sommeil arrive. Et toi as-tu passé la nuit?

--- On ne se moque pas des rois nocturnes tant que le soleil leur permet de gouverner.

Arrivée au carrefour du chemin qui se perdait dans le *blamday*, la route des bovidés, elle lui tendit la main calleuse et retourna à ses occupations.

Les premières lueurs et effluves matinales s'annonçaient à l'est. Le ciel qui s'éclarcissait lentement se perdait dans les couleurs fauves, quelques rares nuages buvaient la lumière rougeâtre du disque solaire que le jour réveillait. Ces couleurs vives, d'une atroce beauté, rendait la naissance de la journée douloureuse et sanglante. Les vents frais et félins, perdus dans les mouvements gracieux d'un ciel irisé, espionnaient déjà librement la plaine qui ouvrait largement sa matrice au roi réveillé. Au loin, les yeux, remerciant les faisceaux de lumière que le soleil distribuait déjà généreusement, reconnaissaient les premières silhouettes féminines qui allaient au puits. Ces jolies beautés sahéliennes portant gracieusement leurs récipients en équilibre sur leurs têtes aux cheveux noirs et crépus susurraient des mélodies géniales qui les habitaient éternellement. Et elles précédaient les oiseaux dans leurs triolets. Dans le Sahel, au réveil matinal, on a souvent l'impression que l'homme et son univers sont tissés de chants, d'hymnes, de poèmes, de jovialité. Il y a un chant pour toute chose, pour la marche, pour les puits, pour le pilon.

Mankom observait la boule solaire percer les nuages et vêtir les arbustes de couleurs. Ses pas légers étaient devenus nobles, sa poitrine moins lourde, sa tête relevée, son front luisant. Elle marchait plus légèrement, plus gracieusement. Ces pas que le coeur portait ressemblaient à des pas d'enfants courant informer la mère de l'exploit réalisé. Dès qu'elle entra dans la concession, ses quatres coépouses l'assommèrent de questions auxquelles elle répondit avec un calme qu'elle seule savait générer. S'affairant, elles envoyèrent acheter le tibia d'une genisse, car le rituel du sacrifice traditionnel est une entreprise familiale. Et dans une telle atmosphère, tous y participent selon le rôle et l'influence que leur accorde la tradition. Les quatres femmes accomplirent donc rapidement leur devoir et s'adonnèrent au travail quotidien inauguré par la grise monotonie grise des jours oisifs. Seuls les rayons dansaient dans la chaleur quand le soleil zénithal les dardait sur les crânes. Pendant la sécheresse, le Sahel devient une vaste mer

où la vue se perd dans le désert des champs récoltés et infiniment vides. La vue n'a d'obstacle que les huttes peureuses, torturées par une chaleur caniculaire. Les yeux peuvent voir de hutte à hutte, d'arbre à arbre. Pendant cette désolation à la beauté pourtant créatrice, les hommes passent les journées à la tresse des nattes, à l'ombre des acacia albida qui ont un cycle inverse. Leurs feuilles poussaient pendant la sécheresse et tombaient pendant la saison des pluies. Les corps fatigués se reposaient des durs labeurs tuants et ennuyants des saisons pluvieuses. La seule occupation qui naissait miraculeusement pendant cette saison était le tour des marchés hebdomadaires qui nourrissaient le bavardage. Les rumeurs allaient et rencontraient les nouvelles qui, elles, revenaient avec les colportations rapides. Le soir, quand le soleil s'endort sur la plaine, lançant ses magnifiques rayons sur les huttes désolées et pourtant riches, réveillant les hommes et les femmes occupées à des tâches ménagères, enflammant dans le coeur collectif des enfants des mélodieux chants et de riches jeux communs, alors la vie ressuscite, elle s'étire, se lève pour finir dans la nuit calme et quelque peu couarde où les myriades d'étoiles tels des yeux du ciel noir peuplent les veilléees des conteurs heureux de servir les autres. Les rumeurs nocives que les marchés engendraient en saison sèche disparaissaient avec la tombée des premières pluies où le débrouissaillement des champs recommençait.

Allons à l'école de la tradition pour retrouver notre identité. Les meilleurs poèmes sont issus des meules et des soi-disant analphabètes. Écoutons leurs voix!

Pour que vive Ka'arang

Ô Maïmillion, fille de ma tribu!

Kandandi Rinmo Michel

<< A toutes mes soeurs tpuri, victimes
d'un mariage précoce et forcé>>

Fille tpuri, file de mon père,
Fille de ma mère;
C'est toute une panoplie de
Noms,
Toute une multitude de désignations,
Tout un ensemble de sobriquets
Que tu as reçus de nos géniteurs.
Tu as porté toute sorte de noms:
On t'a nommée
Maïli;la fille lit. Mais pourquoi
Ce nom?
On t'a appelée
Maïvélo; tu deviens une bicyclette.
Mais, pourquoi cette appelation?
Maïborgo, c'est aussi ton identité.
Mais, pourquoi cette métaphore?
Tu es aussi Maïkessé
C'est-à-dire le cercueil
D'aucuns t'appellent
Maïssabouli; c'est dire
Le savon,
Pour certains encore, tu es
Maïyaoundé.
L'on assimile à l'enclos:
C'est Kaodaï ton nom.
Tu es aussi tout un troupeau
De boeufs. Tu es Dousdaï,
Fuindaï.
Tu es tout simplement;
Fille de ma mère! une vache
Maïdaï; Daïpa
On t'évalue aussi en monaie.
Tu as toujours repondu présente
Quand tu entendais Maïssabouli
Maïssoungou; Maïlarjan
Maïdaré; Maïmoné
Maïcédé
Maïmillion,
Ô fille de mon père,
Fille tpuri, fille de
Ma mère!
Je ne sais comment t'appeler
Exactement.
Tu as d'inombrables noms,
Une désignation
Métaphorique cependant!
Tu dois être;
Ô fille tpuri, fille de ma mère,
De mon père
L'espoir de toute la famille;
Seule personne qui reçoit diverses
Désignations.
Ô fille tpuri, fille de mon père,
Fille de ma mère.
Tes frères ne te connaissent pas
Parfaitement.
C'est à peine pubère, même pas
Du tout, qu'on t'a fait quitter

La concession familiale.
Tes petits frères ne te connaissent
Plus. Dès douze ans, on t'a
Mariée à Djorbay le
Septuagenaire du village voisin.
Celui-ci est un ami d'enfance de
To père. Il faut donc
Souder, concrétiser l'amitié
Par toi Ô fille de ma mère!
On t'a expulsée dehors sous des
Coups des bâtons, des fouets, des
Menaces et des injures, car
Se disaient-ils, "tu es déjà grande
Pour être une épouse."
A quel âge? Douze ans!
Fille tpuri, fille de mon père!
Ta langue ne te sert
Qu'à goûter les aliments.
Tu n'as pas droit à la
Parole. Ton consentement
Importe très peu dans toute
Décision engageant ta personne,
Ton destin, ta vie tout entière.
Tu dois seulement exécuter.
Fille tpuri, fille de ma mère!
Tu es un simple objet.
Ton époux t'est choisi.
Fille tpuri, fille de ma mère!
Personne n'a eu pitié de toi
Malgré tes chaudes larmes.
Une bonne fille ne doit
Réfuter la décision de
Ses parents: c'est l'éthique!
Fille tpuri; fille de ma mère!
On t'inscrit à l'école; c'est pour
Remplir les formalités.Peu
Importent tes succès. C'est à peine,
Arrivée au CMI qu'on te prive de ces lieux.
Qu'on t'enlève des bancs
Malgré tes brillants résultats;
En dépit des appréciations de
Tes maîtres.
Le mariage prime de toute façon
Sur l'école.
C'est les boeufs, l'argent,
Des millions qui comptent!
Ô Million, fille de ma tribu;
Ton sort est celui de Rose dans Les Chauves-Souris
[de Bernard Nanga]

Ngaoundéré, 05-04-00

Kandandi Rinmo Michel

Au coeur du débat

Les purifications en milieu Tpuri

Si l'eau sert à la propreté physique, le sang, lui, sert à la propreté morale et spirituelle. La pureté étant inaccessible pour un être déchu, a besoin de la des rites pour accéder à l'antichambre de la pureté. Ces rites constituent les éléments de purification pratiquée dans chaque société humaine. Souvent à une échelle familiale, mais parfois il y a des institutions qui officient dans la catharsis : les religions révélées ont un clergé qui reconlie l'homme avec son âme à travers des cérémonies de puririfation.

Chez les Tpuri, les purifications sont une partie intégrante du pacte social qui lie les hommes à la vie, la vie à Dieu et le cosmos à l'Esprit qui le sous-tend. Dans cet esprit, plusieurs rituels de purifications existent à l'échelon des fautes et des souillures subies.

Kolyang Dina Taïwé

Des actes de purification comme conciliabules avec le pacte social

En dehors de la catharsis dont chaque société a besoin pour se reconcilier avec son passé et surtout redéfinir sa boussole pour le futur, il est des actes que les êtres humains posent pour ré-unir leur âme avec leur corps : les rites de purification.

Les purifications Tpuri sont de ce genre. Elles interviennent dans la vie d'un accusé reconnu coupable d'un acte à l'encontre de l'éthique sociale et surtout du pacte unificateur des principes de la communauté. Dans la société Tpuri, les purifications se rapportent à tous les actes dont la morale ne sous-tend pas une activité reconnue par les lois ancestrales, la religion et la morale dont les tenants sont les patriarches (moobe) et le Wang-Kluu sur le Mont Illi. Nous sommes en présence d'un immense système aux règles complexes et profondes, et elles doivent être respectées à la loupe.

Les éléments de la purification varient selon la gravité de la souillure : du simple tabac répandu par terre ou distribué aux vieilles personnes, à la préparation de la bière de mil, en passant par le sang des animaux.

Sont considérées comme des souillures graves l'adultère, l'inceste, la nudité et le fait de déjecter. Ces deux dernières en rapport avec la belle famille. Dans la belle famille, la nourriture est considérée comme souillure mineure.

Cependant l'acte de la purification d'un acte de souillure reste discret. Il s'effectue généralement la nuit. De surcroît, un acte de purification ne donne jamais effet à des radio trottoirs, des diffusions

intervillageoises. Le conseil familial s'emploie à garder le secret afin de protéger la respectabilité de ses membres.

Le tableau de purification

Acte	**souillure**	**purification**
Relations sexuelles avec sa soeur, sa mère ou sa belle-mère	mesew	sacrifice d'un chien
meurtre	tgware	boo tigware, préparation de la bière de mil
adultère	yoo	sacrifice d'un chevreau

Ce tableau n'est point exhaustif. Il est une ébauche de répertoire des structures qui existaient dans la société Tpuri par rapport à la purification.

On parle aussi souvent de yoo fii, yoo kage, yoo sam, yoo way. Ces trangressions d'interdit se rapportent généralement aux animaux ayant commis des actes anormaux. Par exemple, le fait que deux chiens s'accouplent dans la maison ou le mouton vomisse dans la concession sont considéré comme un yoo et nécessite un comportement spécifique pour corriger la faute.

Le pawge way, le pawge toglon, le porge biili: Rites purificatoires en milieu Tpuri

Kandandi Rinmo Michel

Telle la société animale, celle des éléphant, les hippopotames surtout ,n'admettant en son sein tout membre impur, "salé" par les retombées d'un mauvais acte posé ,la société des hommes en général ,celle de l'homme Tpuri en particulier ,condamne strictement certaines insanités, actes honteux qui souillent ou rendent impur l'homme .Des lors, ce dernier devient un paria dans son environ et il est sidéré lorsqu'il passe devant un public. Pour recouvrer son statut d'homme respecté et considéré, il est impérieux pour lui de prendre un bain dans le "SILOE" c'est-à-dire subir une baignade purificatrice de rite.

C'est dire en d'autre termes que la société Tpuri a ses préceptes qui maintiennent l'harmonie sociale et une coexistence pacifique entre les différentes couches sociales ou ethniques.

Cependant l'individu qui remet en cause ses clauses établies par les aïeux ayant d'ailleurs un caractère sacré ,est passible "des poursuites judiciaires" de sorte .Outre la gravité du problème, faute commise, l'on doit subir de toute façon.

Ce peut être l'inceste, l'adultère vol, mettre au monde des jumeaux, déféquer au sein d'une concession, découvrir la nudité de sa belle-mère et vis versa, commettre un meurtre, grossesse hors du mariage...Tout cet ensemble constitue les interdits chez l'homme Tpuri.Et déjà quel sort doit - on offrir courir si transgression il y ' a ? Quels sacrifices doit - on offrir aux divinités pour recouvrer son identité

Nous ne pourrons analyser à la fois tous ces interdits et consécutivement leurs rites purificatoires. Seuls les cas d'adultère, de l'inceste de la grossesse

hors du mariage nous intéresserons le long de cet exposé.

La notion de clan est trop élargie chez l'homme Tpuri. L'on doit mener des recherches minutieuses en parcourant toutes les branches généalogiques afin d'éviter d'éventuels liens de parenté lorsqu'une idées de fiançailles ou de mariage nous habite Il serait inacceptable et condamnable de courtiser la fille de sa tante la fille de la fille d'un même lignage clanique, grande serait la conséquence.

Ceci sous-entend par ailleurs que l'inceste dans la société Tpuri est un acte déshonorante et qualifié de honteux. Souvenons- nous de la chansons "MENE DAN MANDA NAA HAN NE KAARA"; un persiflage ou du moins un sarcasme à l'encontre de Nansou de WALYA qui aurait fait des rapports sexuels avec sa fille. Et c'est toute la république Tpuri qui a rythmé durant plusieurs décennies au pas de Waïwa. Cette composition poétique pour dénigrer, mettre au jour cet..... honteux d'un père.

À partir de six ans, les garçons et les filles d'un même père ne peuvent partager la même chambre. Lorsque la fille est pubère, elle doit contrôler ses relations avec ses frères ceci sous les recommandations de sa mère- son parent le plus proche. L'entourage et les parents prennent toutes les dispositions afin d'éviter d'éventuelles situations critiques. Mais comment peut-on reconnaître qu'il y a eu cet inceste ?

Même si l'acte se passe dans les conditions et les équations les plus réussies, les Dieux, les divinités : sept au moins - de l'homme Tpuri contrôle et veille sur toute action, surtout quand elle est péjorative ou mauvaise. Nul ne peut oser dire que l'acte a été posé dans la discrétion la plus absolue. Les divinités Tpuri sont omni- présentes et omnipotentes. Bref l'ubiquité est leur élément de définition. Rien ne peut leur échapper s'il s'agit surtout des iniquités remettant en cause les moeurs et les traditions des fils du Wandoré. Tout se sait et rien ne se cache car les divinités s'incarnent à travers les voyants, les devins. C'est ces derniers qui font les déclarations préliminaires et les propos implicites proviennent d'eux. Un cas d'inceste provoque le plus souvent des cas successif de décès, des maladies. On serait donc obliger de voir un devin pour dépister la cause du drame. Celui-ci laissera en revanche à entendre qu'un membre de la famille détient un secret qui est la cause du drame. Tant que le sacre n'est pas livré, à l'opinion publique, aucune amélioration n'est possible. Dans la plus part des cas c'est les enfants qui meurent, ou tombent malades - Choses difficiles et on se trouve devant un dilemme et partagé entre deux forces: laisser voir sa honte et sauver la vie de son enfant ou vice-versa. C'est à la suite de différentes menaces et réprimandes, voire des coups de fouet que l'on qu'il avait des relations sexuelles avec l'enfant de son oncle tel à telle occasion. C'est peut être ce secret. Et c'est des injures et stupéfactions totales qui s'en suivent. Mais comment peut-on réparer un tel tort ? Seuls les rites purificatoires peuvent enlever un tel acte indélébiles.

Comme l'agneau expiatoire chez les juifs, les rapports honteux, actes les plus déshonnorables, ne peuvent être lavés que dans le sang d'un chiot. "C'est le Pawge Way". Mais de quelle manières cependant ?

Les deux parties - le garçon et la fille- auteurs de l'acte, cherchent à se procurer un chiot; dans la plupart des cas, c'est la maman plus soucieuse du problème qui s'en charge une fois l'animal trouvé, il faut cependant suivre un itinéraire relatif à ce rite. Les deux parties, un soir, se rendent à l'écart, hors du village (dans la nuit) leur chiot sur la poitrine et habillé de la manière la plus sordide car l'on doit laisser son habillement sur les lieux de sacrifice qu'on ne peut offrir qu'étant nu. L'on doit se déshabiller complètement. Il reste donc pour "les deux frères" de tirer en deux le chiot expiatoire. L'un prend les membres postérieur et l'autre prend les membres antérieurs et l'animal est renversé sur le dos et maintenue en

suspension. L'une des partie prends le couteau et tranche le chiot au niveau du thorax en formulant en même temps les prières qui peuvent se résumer en ces termes : "Que par le sang de ce chiot nos souillures soient lavés aujourd'hui et qu'aucun drame ne vous arrive plus" Et c'est chacune des parties qui prononce cette litanie . Après ces prières , on laisse l'animal choir à terre en s'agitant dans du sang avec ses derniers souffles. Le couple rentre étant convaincu que les divinités ont exaucé et accepté leur sacrifice car les dieux de Tpuri sont pleins de miséricorde et pardonnent qui se répent et revient vers eux.

Que pouvons nous dire des cas d'adultères et des y relatifs?

Quand nous parlons d'adultère chez l'homme Tpuri, il faut focaliser l'attention beaucoup plus sur la femme, c'est elle qui porte beaucoup plus le poids des conséquences de ses rapports sexuels illégaux. C'est dire en d'autre mots, selon l'éthique Tpuri, une femme prise en flagrant délit, ou du moins se sentant fautive, c'est-à-dire consciente d'avoir eu des rapports sexuels coupable avec une tierce personne; celle ci ne devrait plus pénétrer dans le foyer conjugal. Il serait mieux pour elle, soit de divorcer, soit de rester dehors si aucun sacrifice n'est fait

En fait, la femme Tpuri, légalement mariée, est placée sous le contrôle du poteau protecteur "le jagjin " planté à l'entrée principale de toute concession - à gauche - c'est ce jagjin qui protège la famille, car avant de le planter, le père de la famille fait d'abord des incantations. C'est aussi ce jagjin qui est le gardien du sexe de la femme .L'homme Tpuri est trop jaloux surtout de sa femme s'il arrivait que la femme fasse des rapports sexuels dehors , il serait plus sage pour elle de ne plus fleurer l'entrée du saré. L'entrée lui devient interdite à cause de ce gardien: le jagjin .Au cas contraire;C'est le péril de toute la famille qui commence car le jagjin se fâche , se dit avoir été foulé et souillé par des actes déshonorants. Dès lors, commence l'épilogue d'une nouvelle vie caractérisée par des cas des maladies, des morts. c'est tel enfant qui, hier était malade,, c'est celui-ci qui aujourd'hui, c'est tel autre qui agonise le lendemain. „Il faut donc chercher les causes de tels maux". C'est le seul mot qui revient dans la bouche de tout un chacun . On fait donc recours à un devin qui ne manquera de relever que l'un des parents -la mère - détient un secret qui devrait être la cause d'une telle tragédie. Et c'est les accusations, les menaces qui commencent. Fin de fin et malgré elle, l'épouse finit par avouer son forfait et faire aussi connaître son „chevalier"; celui avec qui elle a transgressé l'orthodoxie Tpuri. Il faut dès lors passer à un „baptême", rite purificatoire des deux récalcitrants, vocable trop faible pour les qualifier. Ils doivent „pawger le toglon".

Selon les lois Tpuri, un homme qui entretient des rapports sexuels avec la femme d'un alter ego, doit selon l'éthique , les clauses coutumières procurer un jeune taureau, plus un bouc: éléments définitionnels de purification en cas d'adultère. A quoi servent cependant ces animaux ?

Le jeune taureau s'avère être l'amende infligée au fautif . La justice Tpuri reconnaît universellement que tout homme qui fait des rapports sexuels avec une femme qui ne lui appartient pas est passible des poursuites judiciaires et doit par conséquent donner un jeune taureau de la femme, une façon de dire qu'il a contribué à la dote peut-être.

Quant au bouc (non castré), c'est „l'agneau expiatoire", l'animal, qui, par son sang, pourra laver, nettoyer la femme de toute ses souillures adultérines et lui ouvrir aussi l'entrée du saré .L'autel sur lequel l'animal est immolé ne peut se construire que devant le jagjin, seule instance ayant pouvoir de pardonner , d'effacer de telles iniquités. L'animal est donc fendu en deux devant le jagjin. La femme prend un morceau de foie et le fait brûler sur un faible feu le plus souvent le combustible se réduit à une poignée de paille ;elle jette

trois petit morceau par terre - Dans la société Tpuri divinités sont les premières à goûter ou à être servies dans opération rituelle . On leur sert leur part soit par terre simplement soit dans des débris céramiques ou des morceaux des calebasses - et elle mange le reste du foie grillé .Dès lors , notre épouse peut donc entrer dans le foyer conjugal car les divinités lui ont pardonné ses fautes et sa pureté lui est aussi reconnue . La vie conjugale reprend par ailleurs son train.

Cependant, avant que le mari ne commence à fréquenter cette femme , à goûter à ses repas; l'épouse doit lui réserver un repas extraordinaire ;repas de réconciliation , de pardon pour enfin <<joindre les deux mains >> qui depuis ne pouvais se toucher. Ce repas dans la plupart des cas est constitué -surtout la sauce - d'un poulet ou d'une chèvre selon les exigences du mari. Ce repas est partagé dans une joie totale avec les voisins dans un divers comique burlesque pour oublier le choc et faire savoir que l'erreur est humaine. Et qu'est-il de la grossesse hors du mariage "Du porge mbili"?

La jeune fille Tpuri, ne devrait normalement connaître un homme avant le mariage, seule une catégorie de filles, celles qui n'ont pas eu la chance d'avoir un partenaire à temps; celles qui ont "vieilli à la maison paternelle" étaient autorisées selon certains principes à connaître des hommes et ceci sous le consentement de ses parents ou d'un témoin. Dans le cas contraire, le public condamne les rapports sexuels frauduleux hors du mariage. C'est par des chants populaires, composés par des experts poètes, que toute la république Tpuri du nord Cameroun jusqu'au Tchad, est mise au courant d'un tel acte. Rappelons-nous, en outre de la chanson "maisaboouli da' war ga" qui a bougé les reins de la jeunesse Tpuri durant des décennies lors des festivités.

Pour une jeune fille de concevoir chez ses parents est une grande honte, car ses géniteurs se disent déshonorés. On cherche à expulser cette fille hors de la famille. Elle doit donc rejoindre son partenaire, car la fille Tpuri ne peut en aucun cas accoucher dans la concession paternelle. Le jeune homme, responsable de la grossesse, doit offrir à la belle famille un don purificateur qui se réduit à un boeuf, peut importe le genre. La jeune dame se rend donc chez ses parents en compagnie d'un de ses parents ou d'un ami de son mari tenant l'animal expiatoire. Ce sacrifice se passe selon les normes hiérarchiques Tpuri, chez le doyen du lignage classique, communément appelé “ le jeux moobe”; le plus vieux en âge du clan chez qui est gardé l’arche ou le totem du clan. C’est celui-ci qui détient le pouvoir de vie ou de mort sur membre du clan. C’est la seule personne à offrir des sacrifices qui relève de sa compétence. Une fois que sa fille se présente devant son autorité avec ses sacrifices, il doit les présenter aux ancêtres en proférant les prières qui pourraient se réduire en ces termes :

“Ô Dieu Tout Puissant, Toi qui a fait toute chose;

Vous mes ancêtres Doumdi, Manó ...

Vous tous dont j’ignore le nom

Recevez ce matin des sacrifice que

Votre fille m’a chargé de vous offrir. Veuillez à ce que

Rien de mal ne lui arrive, qu’elle soit sans difficultés et dans la sérénité.”

Après ces prières on peut donc immoler l’animal. L’on mange à satiété excepter la fille qui ne peut goutter à la viande, même son enfant si elle auraient accouché avant d’offrir ces sacrifices purificatoires.

Relevons outres que le Porge biili devrait normalement se passer avant l’accouchement. C’est une façon de purifier la fille de mauvaises paroles que ses parents lui auraient avancées, et c’est aussi et surtout une manière de reconnaître que l’on est le véritable auteur de la grossesse et que l’on prend toute la charge de l’accouchement et que par conséquent le foetus est votre sang et qu’il vous revient d’ailleurs. Le Poge Mbili est donc chez l’homme Tpuri ce qu’est la

déclaration de reconnaissance d'enfant auprès d'une autorité civile. Même si la fille arrivait À se divorcer, l'enfant revendrait sans aucune discussion à celui qui aurait "porgé". Dans le cas contraire l'enfant revient aux parent de la fille .

Somme toute, nous pouvons dire que l'homme Tpuri était chrétien avant l'avènement du christianisme. Il connaissait déjà dans ses lois la prohibition de l'adultère, de l'inceste que chantent tant les Saintes Écritures. Il connaissait aussi les science surtout la biologie, car le problème du rhésus, des gènes ne lui était pas nouveau d'où condamnation de l'inceste sous toutes ses formes. L'homme Tpuri était enfin un grand sociologue. Selon lui chaque enfant devrait normalement avoir des parents qui devrait le reconnaître. La société Tpuri n'encourageait pas la barbarie,; les enfants naturels ou enfants de la rue.

Il nous faut donc revaloriser et réactiver ces lois car c'est de là que découle notre identité, "notre comme ça" que de nous traîner devant les barres pour les problèmes des femmes, que de laisser dans chaque carrefour un enfant qui deviendrait une gangrène pour toute la nation faute d'éducation.

LE CHÂTIMENT DES ASSASSINS CHEZ LES TPURI

MôôRaïwé-Temga Ngouïssandou

On ne doute plus presque actuellement que la justice est un contrat social. La loi, bien sûr écrite, prévoit telle correction pour telle faute. Chez les Tpuri, les lois ne sont pas écrites mais elles sont rigoureuses et se transmettent de générations en générations par voix orale. Le châtiment que la société Tpuri inflige a l'assassin assez particulier. Il semble être propre seulement à notre société et se veut l'aboutissement d'une réflexion très poussée sur la justice correctionnelle. Pendant que le monde entier appliquait la loi du Talion puis enfermait les gens dans des prisons, la société Tpuri laissait ses assassins vivants et surtout libres. L'assassinat se présente également chez nous comme un acte impur qui doit être à cet effet purifier. L'assassin, toute autre personne ayant assisté à l'acte ou même tout individu ayant vu la victime gisant à terre courent inéluctablement le risque d'une malédiction divine qui se manifeste par une augmentation anarchique et douloureuse de la peau qui ressemble tantôt à l'éléphantiasis, tantôt à l'obésité: LE TGWARE.

Pour les innocents qui ont seulement assisté, la purification est facile. Cependant la purification du meurtre se fait précéder par la plus sophistiquée des punitions que le monde judiciaire ignore jusqu'à nos jours. En effet, lorsqu'il est désormais notoire que tel est l'auteur du crime, ce dernier est convoqué par le chef du village qui lui met au cou un lourd fer circulaire appelé boo tgware. Tout le monde sait reconnaître facilement le boo tgware; même les enfants de moins de dix ans et c'est ainsi que le châtié ne passe inaperçu au milieu des jeunes qui l'accompagne de railleries et par fois lancent sur lui des petits cailloux. Dit-on, chaque fois qu'on se moquait de lui," chaque fois que quelqu'un s'interrogeait sur le fer,(...) sa malédiction s'envolait, la question l'innocentait"[1]. Par ailleurs, le criminel est condamné à assisté à toutes les cérémonies et aux marchés de la région pour que le plus grand nombre de personnes possible.

[1]- Temga J. Wayang I. Kolyang D.T. La culture Tpuri; Techniques de chasse, de pêche et objets d'art éditions Ka'arang 1999; P 69.

HISTOIRE D'UNE PURIFICATION

MôôGagna Bambé Djakdjing

L'attroupement était de taille ce jour devant la petite cabane de Boumsina. Il s'agissait d'un événement peu ordinaire ou plutôt très ordinaire. Il attendait son premier enfant. Qui connaît la joie qui anime un père à quelques heures du moment fatidique?

Djouriélé sa femme loin de son grabat, était accroupie derrière son "nini" ,espèce de meule servant à écraser mil et condiments, entourée de sages-femmes du village .Depuis le premier chant du coq, son ventre lui avait communiqué le son d'un bruit qui annonçait le loupiot, mais le constat était amer ,car on l'attendait...et il tardait à venir.

-Aie! Boum sen din djaloussi yawla a le a mo cee naa bog bwii. C'était son chant et elle ne cessait de crier ,dans un rythme dégingandé sans mesure , dont le ton n'était que plainte et tremblement.

Il fallait recourir aux considérations métaphysiques pour expliquer un tel retard, un tel refus...Chez les Tpuri, l'accouchement n'est jamais difficile. Il suffisait de bien se comporter, ne point voler, ne point commettre l'adultère...pour que son enfant puisse voir le jour sans problèmes. Rares sont les bébés mort-nés. A peine les filles de Vénus parvenaient-elles à tuer quelques enfants dès leurs premiers développements.

Quand 5 mois sonnaient ,on s'attendait toujours à un bel enfant, bien bâti. C'était l'expérience commune devenue la règle.

Le cas de la femme de Boum était l'exception de la règle. Son cas laissait tout le monde bouche béate et pantois. Heureusement que Garsoumo, le sage patriarche de la famille Gagna vivait encore tout proche. Rassasié de jours, il s'était rappelé d'un cas pareil qui s'était passé à quelques mètres de Bihoré sa terre natale. Il souffla au conseil des anciens qui venait de se constituer ad hoc.

- Cette femme doit avoir péché, quelque impudicité ou quelque vol...

L'interrogatoire n'avait duré que quelques minutes car à peine lui avait-on demandé de se souvenir des actes commis pendant ses premiers jours de mariée qu'elle ne manqua d'avouer son forfait tant la douleur était atroce.Une douleur à vous couper le souffle et la gorge! Une douleur plus que 50 coups de matraque en plein froids sur le large du dos ou les plantes de pieds.

Et Djouriélé continuait à pleurer comme un veau. Son mari ne pouvait partager cette douleur. Il y a des choses qui ne se partagent pas, elles se vivent.

Le constat était clair .Rentrée dans sa famille lors du"bodge lin", Djouriélé n'avait pas hésité de libérer son ex-ami Taiwa qui la veillait alors qu'elle était demoiselle .Elle a dû libérer le jour des funérailles de Konloumo. Avait- elle su que ce devait le fardeau des plus lourds à porter? Elle devait avouer publiquement son péché. Pour en être libérée sinon son beau bébé ne sortirait jamais de son bocal. Et sans césarienne elle devait nécessairement passer la barque à Caron Heureusement qu'elle avait choisi la voie de l'humiliation

- Je reconnais avoir commis l'adultère avec Taiwa; je m'en repens et m'engage à ne plus jamais être infidèle articula-t-elle d'une voix étouffée, tremblante entrecoupée de purs sanglots longs dans une langueur monotone.

Les cérémonies d'expiation commencèrent illico. Selon la tradition c'est un frais chevreau qui devait faire l'affaire. On courut chez mon père pour chercher tout englué de lait . Je vis mon petit chevreau gémir mais je

savais il devait sauver la petite femme de mon grand frère Boum. Ce n'était pas paroles de grimoire mais une réalité qui s'imposait aux plus incrédules. Il fallait un neveu de la famille pour exécuter l'expiation. Goré, le fils de ma tante se trouvait à un jet de pierre en train de taper dans son chiffon, chaussette contenant des haillons renversée et cousue qui tenait lieu de ballon de foot. Son peuple n'a pas inventé le caoutchouc. Ils ne connaissent pas le tango, moins encore le panneau ou le télesphore.

On lui fit signe et il accourut comme les malingres chiens de Kokoumbo, tout en haletant. Il était habitué à répondre sans rechigner aux sollicitations des grands. On lui remit un"bek cuu",un couteau des plus acérés à la gamme de Gassala alias Wéné,le gourmet de boucher du village.

Goré affûta son arme et d'un coup franc et unique, scinda le petit bouc en deux au niveau du thorax...Et le sang gicla et éclaboussa les témoins.

Au même instant, dans la chambre de Boum, on entendit le vagissement d'un enfant qui venait de déchirer la cavité utérine... Je sanglotais à la vue des derniers soubresauts de mon chevreau, mais il avait porté sur lui le châtiment qui devait envoyer Djouriélé ad patres.

La nécessité de donner le nom qu'il faut

MôôRaïwé-Temga (Bello-Pierre)

L'homme Tpuri est sans doute celui qui a si vite épuisé le stock de noms que le bon dieu lui a fourni à sa création. Aujourd'hui, sur une centaine de jeunes Tpuri, au moins vingt sinon plus répondent à des noms que l'encyclopédie des noms Tpuri ne reconnaît point. Il n'est pas rare de trouver des Sadoukréo, des Boubakréo, des Bellandi, des Hamadkréo...en milieu Tpuri. C'est très souvent l'oeuvre de ceux qui se vantent d'avoir traversé les restreintes fronctières du pays Tpuri. En fait, on a souvent vu des parents qui décident de donner tel ou tel autre nom à leur fils sans savoir même la signification de l'expression. Oui ils sont nombreux à porter des noms du genre Froumsia, Gorsou, Ngasia, Boursou, Maasou,..juste parce que les parents ont séjourné à Yagoua ou à Gueré. Ces noms sont-ils plus beaux que les Daayang, Manyang, Wayang, Danyang, Yingyang Douryang, Kolyang, Djonyang, Woyang Mbaryang, Daawé, Manwé, Wawé, Yingwé, Dourwé, Danwé, Kolwé, Djonwé, Wowé Mbarwé, Daaga, Manga, Waga, Djonga, Mbarga, Daara, Djonra, Yingra, Danra ? Je ne pense pas ; encore moins lorsque ces derniers sont conjugués au plus-que-parfait de l'initiation pour devenir Daakréo, Wakréo, Dankréo, Kokréo, Djondandi, Mandandi, Yindandi, Djorandi, Mbarandi. Malgré ces beaux noms qui riment plus que du chinois, on va créer ceux qu'on estime mieux et à la mode : Blanc Soodé, Maïmillion, Maïlarmé, Maïbréo, Maïlit, Maïlakélé, Maïservice, Maïkiryon Maïlakolé.. Par ailleurs, certains parents qui ont eu la chance d'entendre parler de la France nomment carement leurs enfants Fréderic Martin Paul ou Marie Noël. N'ignorons pas aussi le cas des jeunes qui, arrivés au Cours Moyen2 sans acte de naissance et qui doivent se débrouiller pour en avoir un. Ainsi, en vertu des pouvoirs que cette situation leur confère, ils se nomment Atangana, Lebon, Douala, Germain Legrand...

Mon objectif est d'attirer l'attention du peuple sur les bien-fondés des noms dont l'appartenance à tel ou tel autre groupe se reconnaît aisement (beaucoup

soupçonneront sans doute un certain penchant au tribalisme de ma part).

- Une urgente lettre destinée à Froumsia peut facilement passer deux mois chez Ying-Yang qui assistent tous les deux assidûment aux réunions de l'ATCAMS (Amicale des Tpuri Caporaux, Adjoudants Majors et Sergents) sans que Ying-Yang n'ait à l'idée de se renseigner dans le groupe.
- Loin de leur région, deux élèves s'appelant Hamadou et Gorsou peuvent passer l'année sans savoir qu'ils sont originaires du même village.
- Sur une liste des victimes d'un accident survenu à Douala où les aventuriers Tpuri sont nombreux, on ne peut pas reconnaître le nom du cousin Atangana de son ami.
- Un policier.....
- Après sa brillante réussite au CAP, Bello-Pierre doit aller continuer ses études à Maroua. Les moyens financiers, comme c'est toujours le cas chez nous prolongent les vacances de Bello jusqu'en décembre. Un mardi soir, vers seize heures, il a enfin dit au revoir à ses amis et parents retés à Dargala.Le que Bello a pris a d'abord eu panne à trois km de Lara, puis tombe dans l'embuscade des coupeurs de route à une huitaine de km de Moutourwa. Moult voyageurs y perdirent leur vie. Cependant ceux qui, comme Bello petit car avait un peu de sou dans leurs poches furent privés de cette occasion de regagner ses trisaïeuls au paradis. Tout ceci fit à ce que le car arrive à Maroua à des heures tardives. L'adresse de son oncle chez qui il doit rester a plutôt accompagné ses billets de banque. Seul dans une nuit morbide, fatigué, bouleversé,appauvri et affamé Bello frappe à une porte en face de la route qu'il a longée depuis trois heures Un enfant ouvre la porte salue Bello et l'invite à entrer. C'est le domicile du gardien de la paix Houlibélé. Celui-ci demande la carte d'identitté de son hôte qui lui fut aussitôt tendue. « Nom :Bello-Pierre, Fils Bouba Mana, et d'aissadou né à Dargala ». Houlibélé se croit en face d'un musulman. Il avait une haine particulière contre les musulmans rendus orgueilleux par Ahidjo. Il menace son hôte et lui ordonne de déguerpir. Maïdjakba son épouse qui était jusque là dans la cuisine sortet supplie son mari de laisser le pauvre passer la nuit chez eux car pour elle, il ne faut pas pendant l'approche de noël chasser les gens comme Jérémie. C'est ce que le vicaire leur disait pendant la réunion de peparation de la fête de noël. Elle supplie Bello qui était jusque là debout devant la porte de s'asseoir. Elle lui donna à manger, lui apprêta un matelas au salon et regagna sa chambre. Bello a passé une triste nuit blanche pensant aux coupeurs de route, aux fusillés, à ses parents, à ses amis, à Maïdjakba, à ses études, à son avenir, au paradis... Tôt le matin, Marie Maïré la fille aînée, comme d'accoutumée, laisse son lit pour faire la vaisselle et nétoyer le salon. Pour réveiller ses frères et parents, Maïré prit dans une maie noire une cassette et se dirigea vers la chaîne musicale posée sur la grande table du salon. C'était une musique réligieuse, une musique dite traditionnelle, un chant de la chorale sainte Maïlaï de Mang-ra. Maïré chantait au fur et à mésure que la musique passait. C'est ainsi que Bello su que la famille était non seulement chrétienne comme lui mais aussi Tpuri comme lui. Lorsque Maïdjakba la samaritaine sortit, Bello se hâta de lui dire le premier. « Ndo naa go ila ?[2] ». Elle vint s'asseoir à côté de Bello et la conversation était longue, longue, longue, riche en leçons, en leçons, en leçons, en leçons.... pour la vie.

[2] Façon de saluer, comment as-tu passé la nuit ?

Comment les Tpuri parlent-ils Français ?

Finanou Dadjeodi Hélène

Kikra et Soungou sont deux jeunes élèves tupuri dans des lycées de la place. Ils sont respectivement âgés de dix-huit (18) et dix-neuf (19) ans et n'entretiennent aucun rapport avec leurs camarades non tupuri. Ils ne participent non plus aux débats en groupe. Nous leur avons demandé les raisons d'un tel comportement. La réponse chez l'un ou l'autre a été la même:

- *« **Weere dehy wa wo ga saara dan jaar** ». (« les autres "non tupuri" croient qu'ils nous dépassent »).*

En voulant savoir pourquoi les autres pensent les « dépasser », voici la réponse:

*« **Aa wo ga wur ko waa jak hu ga** ». (« ils disent que nous ne savons pas parler français »).*

Parler français avec un accent signifie-t-il qu'on ne sait pas parler français? Combien sont-ils ceux-là qui pensent que le Tupuri est un sous homme? Qu'elle n'est par leur surprise quand ils rencontrent un Tupuri qui ne possède pas un accent perceptible? Et les jeunes Tupuri, combien sont-ils dans nos lycées et collèges qui ne peuvent pas se faire des amis (autres que les leurs) parce que complexés à cause du problème d'accent? Aussi le Tupuri devrait-il se sentir « inférieur » et se mettre en marge de la société?[3]

Or, les peuples avoisinant les Tupuri se sont toujours moqués d'eux pour la simple raison que les Tupuri prononcent mal certains mots français. Ces peuples leur reprochent leur **accent** tupuri quand ils parlent français, sans s'interroger sur les causes de cette mauvaise prononciation, et surtout sans remettre en question leur propre prononciation du français. L'on entend par accent, la mise en valeur d'une syllabe dite tonique. Il désigne usuellement l'impression que produit une prononciation déterminée. C'est également la prononciation particulière à une région, à un milieu.

Aucun chercheur n'a pas non plus tenté d'expliquer ce phénomène. C'est pourquoi dans ce travail, nous nous proposons de le faire et par la même occasion, nous voulons répondre aux questions suivantes: quand et comment certains Tupuri prononcent-ils certains mots français différemment de la prononciation standard? Il semble évident de répondre à cette dernière question par la négation, car l'accent devrait faire la fierté de celui qui le possède parce que c'est un signe d'appartenance à un groupe. Se mettre en marge de la société n'est pas une solution raisonnable dans la mesure où cela a des répercussions sur celle-ci.

[3] Ce travail a été réalisé dans le cadre du programme Ngaoundéré-Anthropos

Le Français des Tpuri

F. Carton cité par H. Boyer, linguiste contemporain, pense que de la même façon qu'on ne trace pas forcement les mêmes traits en écrivant un même mot ni souvent une même lettre, « on ne produit pas forcement les mêmes ondes sonores en prononçant les mêmes mots »[4].

Les tupuri, tout comme plusieurs autres peuples au Cameroun (Bamiléké, Peul, Béti, Bassa, pour ne citer que ceux-là) ont des difficultés de prononciation de certains mots français, mieux, de parler français comme cela se doit, avec un accent français. Quelles en sont les causes?

L'alphabet tupuri, tout comme l'alphabet français, est construit sur la base de l'alphabet latin. C'est pourquoi du point de vue de la graphie, les lettres sont presque identiques. Le français compte trente-quatre (34) phonèmes dont dix-huit (18) consonnes et seize (16) voyelles. Quand au tupuri, en on dénombre quarante-huit dont vingt-quatre (24) consonnes et vingt-quatre voyelles. Chaque langue se caractérise ainsi par un système, une « grille phonologique » à travers laquelle il sera toujours tenté d'analyser les unités phoniques d'une autre langue.

Le locuteur tupuri qui apprend à parler français éprouve de nombreuses difficultés de prononciations de certains mots, parce que ceux-ci comprennent des phonèmes qui n'existent pas dans sa langue. Cependant, dans sa volonté de communiquer, il cherche aux phonèmes français des correspondants dans sa propre langue. C'est pourquoi il ne fera pas d'emblée de différence entre [v] et [*f*].

Le tupuri et le français possèdent certains phonèmes en commun mais il arrive souvent que ceux-ci ne se réalisent pas de la même manière dans les deux langues. Toutefois, il existe des phonèmes exclusifs tupuri et français.

Outre les phonèmes identiques sur le plan acoustique, il existe des phonèmes tupuri qui ne figurent pas dans le système phonologique français mais qui existent en tant que graphèmes c'est à dire des éléments servant à transcrire une langue. C'est par exemple le cas des phonèmes dans les mots comme

Cee	[tʃe]	le poisson
Jaakjoo	[dʒakdʒo]	le proverbe
Yoo	[jo]	la vente.

G. MENDO ZE dit que le français des Camerounais « est abondamment influencé par les langues nationales et (...) comporte un accent marqué par les habitudes linguistiques acquises dans les milieux ambiants premiers ». Plus loin, il ajoute que « cet accent peut aussi être fonction du degré de culture du locuteur »[5].

La différence de système phonologique entre les deux langues (tupuri et français) est la principale cause, ceci d'autant plus que pour le locuteur tupuri qui parle « un français tupuri », les mots qui posent le plus souvent problème sont des mots comprenant des phonèmes qui n'existent pas en tupuri. Ce locuteur dans son besoin de communiquer, cherche dans sa langue des correspondants aux phonèmes français.

Le choix des phonèmes de substitution ne se fait pas au hasard. En effet, les correspondants trouvés aux phonèmes français qui posent problème sont les plus proches de ces phonèmes sur le plan articulatoire dans la mesure où le mode d'articulation est le même et les plus proches sur le plan acoustique parce que les lieux d'articulation sont identiques.

Le tableau ci-dessous présente la liste des phonèmes français qui ne sont pas aisément prononcés par les locuteurs tupuri.

[4] H. Boyer, Elément de sociolinguistique, Dunod, Paris, 1996

[5] - G. MENDO ZE, le français en Afrique noire francophone, Paris, ABC, 1990

Réalisation normale	Réalisation déviante
y: but [byt]	i: bit [bit]
Ø: peu [p Ø]	e: pé [pe]
: longuement [lɔ̃gmã]	e:longuément [lɔ̃gemã]
œ: brun [brœ]	ɛ: brin [brɛ]
v: vélo [velo]	f: felo [felo]
z: raison [rɛzɔ̃]	s: raisson [rɛsɔ̃]
ʃ: chercher [ʃɛrʃe]	tʃ: [tʃɛrtʃe]
z: déjeuner [dezœne]	dz: [dedzœne]

« L'accent peut aussi être fonction de degré de culture du locuteur » dit MENDO ZE. C'est dire que les locuteurs qui n'ont pas fait de bonnes études, c'est-à-dire ceux-là qui n'ont pas atteint un certain niveau scolaire, parlent français avec un accent tupuri très perceptible. Par exemple, le [te] en finale devient [dé] et quelque fois, le [e] est remplacé par [i].

Exemples:

bicyclette [bisiklɛt] devient [bisiklɛde]

Martine [martin] devient [martini]

De même, les mots qui se terminent par une consonne et qui n'ont pas un [ ] muet, se prononcent chez ces locuteurs comme s'ils comportaient un [é] en finale.

Exemples:

"final" se prononce "finalé"

"directeur" se prononce "directeré"

D'où viennent les emprunts linguistiques des Tpuri ?

Les Tupuri sont en perpétuel contact avec des populations qui, en majorité, parlent des langues non apparentées à la leur. Les contacts sont décelables au niveau de la langue par de nombreux emprunts.

Au Nord-Ouest du Pays Tupuri, le Diamaré, au Cameroun, est occupé par les peuls, ennemis légendaires des Tupuri avec lesquels, de nos jours, ces derniers entretiennent des rapports pacifiques. Les Tupuri nomment les peuls Jaarpalada (les gens peuls). Si les Tupuri ont été réfractaires à la culture peule, la langue Tupuri garde cependant de nombreuses marques du contact avec ces voisins. En effet, la majorité des emprunts tupuri à des langues africaines, est d'origine peule ou transite par cette langue, c'est à dire la langue peule.

Au Nord-Est, à l'Est tout le long du fleuve Logone, s'étend le territoire occupé par les Massa, Jaarbaaré, avec lesquels se sont tissés des liens culturels étroits.

Tout au Sud et au Sud-Ouest, se trouvent les Mundang, locuteurs d'une langue apparentée au tupuri que ceux-ci appellent Jee Mbarhay (pluriel: Jaar Mberheere).

La langue tupuri (Jaak tupur) est classée Par R. Boyd[6], parmi les langues du groupe six (6), Mbum, de la famille de l'Adamaoua Oubanguienne[7].

Les locuteurs tupuri sont sensibles aux différents parlers de leur langue. Ces variétés dialectales se distinguent au niveau lexical, voire phonologique et quelques fois syntaxique. Les nombreuses variétés font référence à des localisations géographiques. Ainsi, nous avons le tupuri de **baŋ-lin** (vers-chez-soi) qui est la variété la plus « pure », car se trouve au centre du pays tupuri et les locuteurs ne sont pas en contact avec les ethnies voisines ; nous avons également les variétés **baŋ-go** (vers-complétant) et **baŋ-were** (vers-fondement).

Conséquences de la mauvaise prononciation ?

Selon Martinet, la fonction essentielle de la langue est la communication, c'est à dire le fait de transmettre un message. G. MENDO ZE va plus loin en disant que: «la langue française se dégrade au contact des langues camerounaises, que les substrats linguistiques de nos langues émaillent notre français, que nous parlions français en bulu, en bassa, en bamiléké ou en fulfuldé, que nous utilisions le "cam-franglais" ou toute autre forme de cocktail linguistique,

[6] S. Ruelland, Esquisse phonologique du tupuri parlé dans la région de Mindaoré (Mayo-Kébbi) , Paris, SELAF,1977.

[7] R. Boyd, Etude comparative dans le groupe Adamaoua, Paris, SELAF, 1974

qu'importe! l'important, c'est de communiquer ». (G.MENDO ZE, 1990)

Il n'y a donc pas de raison que les interlocuteurs des tupuri, qui ne sont pas tupuri, se moquent de ceux-ci parce qu'ils parlent français en tupuri. Avoir un accent est-il signe de faiblesse intellectuelle?

Les personnes qui possèdent un accent ne sont nullement des ignorants. Si oui, tous les Camerounais, tous les Africains, sont des bons à rien, car toute personne parlant une langue étrangère - sauf exception - le fait avec un accent identifiable. L'accent en matière de langue étrangère est plus la règle que l'exception! Qu'il s'agisse du Bamiléké de l'Ouest, des « Nordistes » des provinces septentrionales, des Bassa et Douala des provinces du Centre et du Littoral, des Béti et Bulu des provinces du Centre et du Sud, tous possèdent un accent.

Pour G. MENDO ZE, « les spécialistes de l'ethnolinguistique peuvent déterminer, avec une marge d'erreurs réduite, l'origine ethnique des locuteurs camerounais en se fondant sur leur accent ». (G. MENDO ZE, 1990). C'est dire combien l'accent devrait être un fait normal pour tous les camerounais, mieux pour tout le monde. Certaines personnes l'ont déjà compris; c'est pourquoi , pour elles l'accent est perçu comme un signe d'appartenance à un groupe, voire de revendication. Une lilloise (France) interrogée par H. Walter, a manifesté une réaction différente et consciente en déclarant: « faut avoir un accent, je trouve que c'est plus humain ». Un autre locuteur a réagi de même en disant: « sans accent, ça déracine les gens »[8]. Certains Tupuri et beaucoup d'autres camerounais n'ont pas encore compris qu'avoir un accent est naturel, de sorte qu'ils se laissent influencer par les moqueries de ceux qui ne possèdent pas d'accent (encore que ceux-ci sont extrêmement rares). Ainsi, ils constituent un obstacle à leur propre épanouissement, et partant un obstacle pour le développement de la société.

La conséquence de l'attitude qui consiste à se moquer d'une personne qui parle français « en tupuri » ou en toute autre langue nationale n'est pas des moindres sur le plan social. Il en est de même de celle qui consiste à nous taire sous prétexte que les autres se moquent de nous à cause de notre accent. En effet, les personnes complexées se retirent du milieu des moqueurs et se regroupent par affinité ethnique ou tribale. Ce groupe ainsi constitué n'entreprend aucune action en vue de la bonne marche de la société, car ses membres n'extériorisent pas leurs idées de peur de s'attirer des railleries. Une autre conséquence de cet état de chose est que le groupe formé peut déboucher sur le tribalisme, d'autant plus que les personnes qui le constituent, le font par affinité ethnique ou tribale. Et le tribalisme, nous le savons, n'est pas moins un fléau et un frein au développement de la société.

CONCLUSION

Nous nous sommes proposé d'expliciter le phénomène d'accent tupuri en français et de dégager les conséquences que cet accent peut provoquer , s'il est mal pris par les interlocuteurs des Tupuri. Nous reconnaissons que c'était une véritable gageure. Sans prétendre avoir épuisé le débat, nous pensons que le moment est venu de tenter un rapide bilan de nos acquis. Le tupuri et la langue française possèdent chacune un système phonologique plus ou moins différent l'un de l'autre: le français et le tupuri ont certes beaucoup des phonèmes en commun, mais ils ont beaucoup d'autres qui leur sont spécifiques. C'est cette différence de phonèmes qui est la principale cause des prononciations « déviantes » de certains locuteurs

[8] H. Walter, Enquête phonologique et variétés régionales du français, Paris, PUF,1982 cité par H. Boyer, Cléments de sociolinguistique, langue, communication et société, Dunod, Paris, 1996.

tupuri, parce que ceux-ci cherchent dans le système phonologique de la langue des correspondants aux phonèmes français qui, le plus souvent n'existent pas en tupuri. Cette prononciation « manquée » à cause de l'accent tupuri n'est pas une mauvaise chose. C'est notre attitude devant les locuteurs qui possèdent cet accent, qui est reprochable, car en nous moquant de ceux-ci, non seulement nous constituons un obstacle à leur épanouissement, mais pire encore nous nous moquons de nous mêmes et nous freinons le développement de notre société parce que les personnes de qui nous nous moquons ne vont pas participer par notre faute, à l'initiative commune. L'accent, n'ayons pas peur de nous répéter, est un signe d'appartenance à un groupe, voire de revendication et « il est admis aujourd'hui que, en raison de la diversité des peuples francophones, il n'y a plus une langue française mais des langues françaises. La multiplicité des locuteurs du français issus de milieux culturels différents et de formations distinctes, explique l'éclatement du français ainsi que l'émergence de plusieurs langues françaises. Ces langues ne sauraient être identiques à la langue française parlée dans l'Hexagone. Encore qu'en France, les accents et les usages diffèrent d'une région à une autre ».(MENDO ZE, 1990). L'influence d'une langue sur une autre n'est pas ressentie que sur le plan phonétique et phonologique. Les langues maternelles ou nationales peuvent également influencer le lexique (d'où les créations lexicales) et la morphosyntaxe, c'est-à-dire la structure de la phrase et il s'avère difficile voire impossible de dire avec exactitude qu'elle langue a influencé l'autre.

BIBLIOGRAPHIE

Boyd Raymond, Etude comparative dans le groupe Adamaoua, Paris, SELAF, 1974.

Boyer Henri, Elément de sociolinguistique, Dunod, Paris, 1996.

Carton F., Introduction à la phonétique du français, Paris, Bordas, 1974.

Martinet André, Eléments de linguistique générale, Paris, Armand Colin, 1980.

Martinet André, Grammaire fonctionnelle du français

Mendo Ze Gervais, le français en Afrique noire francophone, cas du Cameroun, Paris, ABC, 1990.

Ruelland Suzanne,- Esquisse phonologique du tupuri parlé dans la région de Mindaoré (Mayo- Kébbi) in J.P. Caprile (ed), Etudes phonologiques tchadiennes, Paris, SELAF,1977.

- Dictionnaire tupuri-français-anglais (région de Mindaoré Tchad), Paris, Peeters SELAF, 1988.

- Le tupuri (langue Adamawa) et les langues tchadiques voisines: comparaison lexicale in J.P. Caprile et H. Jungraithmayr (eds) Préalables à la reconstruction du proto-tchadique, Paris, SELAF, (LACITO-Documents, Afrique 2), 1978.

Walter Henriette - Le français dans tous les sens, Paris, Robet Laffont, 1988.

- Enquête phonologique et variétés régionales du français, Paris, PUF, 1982.

.

Appel aux articles!

Envoyez-nous des articles, des réflexions, des dossiers, des discussions, des contes ... Ka'arang vous ouvre ses pages!

LE CLOCHARD

Danwé Lebon Justin

La veillée fut longue et riche en spectacles. Rassemblés autour d'un grand feu de bûches, hommes, femmes et enfants, habillés de vêtements sombres pour la plupart, écoutaient attentivement les paroles captivantes que racontaient les anciens aux cheveux blancs comme la chaux. A tour de rôle, chacun de ces vieillards se levait et, s'étant appuyé sur sa canne, pipe fumante à la bouche, parlait interminablement en gesticulant comme un marchand de pacotilles. Réduites au silence, les femmes, portant ou non des bébés au dos, écoutaient à toutes oreilles les contes ou les devinettes ; tandis que les adolescents, visiblement satisfaits, applaudissaient de temps en temps. Sans doute, ces derniers rêvaient-ils de devenir un Jour aussi sages que ces patriarches dont la barbe séculaire imposait le respect. Après que tous ces respectables hommes eurent parlé, une jeune primipare à la voix angélique entonna une chanson qui fut reprise par la mille autres voix. Deux jeunes gens bâtirent les tam-tams. Aussitôt un grand cercle se forma à la joie des femmes et des hommes qui chantèrent et dansèrent autour d'inlassables joueurs de tam-tams. Seuls les vieillards, à cause de leurs jambe ankylosées, ne prirent pas part à ce nouveau spectacle.

Ainsi se souvint N'dour dit le clochard en longeant l'une des rue s parisiennes, par un soir d'hiver. C'était il y avait longtemps de cela ; N'dour, alors âgé de vingt ans, avait décidé d'aller en France qu'on disait renfermer mille merveilles paradisiaques. Et la veille de son départ, tout le village s'était réuni dans la maison paternelle, question de lui dire au revoir. Il se souvint qu'il avait chaleureusement serré la main à tous les villageois qui en retour l'avaient béni en lui crachant qui dans la main gauche qui dans la main droite. Dès les premiers chants des coqs, il avait quitté son lit de bambou, sa parenté, son village et s'était mis en route pour Dakar, muni d'un baluchon pour tout bagage. Il y arriva quelques heures plus tard et pris clandestinement un avion pour Paris en dissimulant soigneusement parmi les nombreux bagages. Durant tout le trajet, il n'avait pas dormi tant l'envie de voir la France l'obsédait. Il rêvait en effet de la Tour Eiffel, des Champs Elysées, du Matignon, de la Côte d'Azur dont il avait entendu parler.

Six heures de temps s'étaient écoules, et l'appareil volant atterrit enfin à l'aéroport d'Orly. Mi-rêveur, mi-endormi, mi-éveillé, N'dour en fut renseigné par une légère secousse. Aussitôt son coeur se mis à battre la chamade. Comment ferait-il pour descendre sans être vu des contrôleurs ? Et dire qu'il ni y avait pas pensé depuis! Heureusement, une bagarre se déclencha entre un colporteur noir et un blanc, distrayant tout le monde. N'dour en profita pour sortir. Machinalement, il fureta dans l'une des poches de son pantalon beige et en sortit un papier froissé sur lequel était mentionné l'adresse de sa tante Madina. L'ayant fait, il s'approcha à pas lents d'un groupe

de badauds qu'il salua poliment avant dire : « je voudrais me rendre chez ma tante dont voici l'adresse. Pourriez-vous m'indiquer le chemin s'il vous plaît ? » A sa grande surprise, personne, personne ne lui répondit. Sans se décourager, il continuait de solliciter les services de tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin. Mais en vain. « Quoi! les gens d'ici ne sont dont pas hospitaliers! s'étonna-t-il. Comme j'aurais été disputé si j'étais en Afrique!» Néanmoins, il continua son chemin, espérant qu'il trouvera tôt ou tard un bon samaritain. Mais son rêve sera de courte durée, car non loin de là, il fut interpellé par deux policiers qui lui demandèrent ses "papiers".

- Je n'en ai aucun, je sors fraîchement de l'Afrique...
- Comment vous n'avez pas de papier ? questionna l'un des flics.
- Non repartit N'dour. Mon grand père, qui fut tirailleur et qui combattit aux côtés des français lors de la deuxième guerre mondiale - laquelle lui coûta un oeil et une jambe - m'a dit que la France est aussi ma patrie et que pour y circuler, je n'ai pas besoin de papiers...
- La ferme! tonna l'un des policiers.

A ces mots, il amenèrent le "sans papiers " au commissariat où il passa plusieurs mois, lavant les cellules, nettoyant les vitres, faisant les corvées les plus pénibles. Un jour, profitant de la distraction du geôlier, il s'évada. Comme il traversa la route, un homme d'un certain âge appelé Pierre l'apostropha. «Hé Nègre! J'ai un travail pour toi. Je t'embauche pour nourrir mon chien D'accord ?» Sans tergiverser, N'dour accepta volontiers ce boulot. Ainsi, matin, midi et soir il apprêtait la nourriture de Brulo le chien. C'étaient des lapins cuits à point, des poulets d'Hollande, des gigots rôtis qu'accompagnaient deux litres de lait frais ou caillé, un verre de vin rouge... Quant aux fruits, Brulo aimait particulièrement la banane du Cameroun, la papaye de la Côte d'Ivoire etc. A la fin du mois, N'dour avait ses mille sept cent quarante francs qu'il utilisait à bon escient pour se nourrir, se vêtir, se chausser...

N'dour exerçait ce métier depuis trois ans lorsqu'un jour, son patron l'appela dans son bureau et lui dit sèchement :- Dis donc, Nègre il semble que tu voles la nourriture de mon chien! Il a perdu dix kilos en un mois!

- Moi, voler la nourriture de votre chien ? s'étonna N'dour surpris.
- Surtout ne nie pas, je pourrais te porter plainte.

Sur ce, Pierre le mit brutalement dehors en lui recommandant de ne plus jamais remettre les pieds dans sa concession. Les yeux embués de larmes, les bras croisés derrière le dos, seul sans amis, sans travail et sans papiers, N'dour gagna les rues. Ne sachant où s'arrêter, où aller, où dormir, il changeait sans cesse de direction, tel un tourbillon. Depuis ce jour là, il devint clochard. Et comme le s milliers de ses congénères, il dormait à la belle étoile, se nourrissant de pain pourris, se vêtant des haillons poussiéreux, se chaussant des sandalettes éculées. Certaine nuits, des bandit venaient l'assaillir, voulant lui extorquer les liasses d'argent. Lorsqu'après de vaines fouille ils se rendaient compte que le clochard n'avait rien sur lui, ils le bastonnaient cruellement avant d'en prendre définitivement congé. des fois aussi, c'étaient des "policiers-détracteurs-des sans papier" qui s'amenaient à une heure tardive afin de surprendre les "sans-domicile-fixe" qui occupaient, estimaient-ils illégalement le territoire français. Dès qu'ils en avaient attrapé un, il le menottaient avant de le conduire au commissariat où il subissait des interrogatoires aussi stupides que sempiternels. N'dour, lui, se sauvait toujours en se servant de ses jambes comme une autruche qui fuit la pluie. Mais le plus redoutable ennui des sans-papiers demeurait le froids hivernal avec son cortège de neige, de brume humide, de blocs de glace... En effet, exposé au froid accablant, ils attrapaient des

maladies diverses dont ils crevaient comme des vulgaires mouches, faute de soins appropriés.

«Quels tristes souvenir! Quelle vie d'esclave!» s'écria N'dour en s'arrêtant ce soir-là devant une boulangerie. Il voulait acheter un demi-pain avec un sou qu'il avait quémandé dans la journée à un prêtre. Mais le boulanger ayant constaté que son client était noir, lui referma la porte au nez en disant :

- Pas de pain pour nègre!

- Donnez m'en s'il vous plaît, insista N'dour. J'ai si faim, je n'ai pas mangé depuis deux jours.

Allez-vous-en ou j'appelle la police!

Confus, las, déprimé, N'dour s'en alla. Les rues étaient désertes. Peut-être était-ce à cause de la neige qui tombait drue. Des montagnes de glace barraient la chaussé. La température était à moins cinq degrés. Transi, le clochard s'avançait péniblement, les deux mains enfoncées dans les poches de son pantalon en lambeaux. Ses dents craquaient. Ses membres grelottaient. «Quel temps dégueulasse!» se dit -il. Non loin de là, il aperçut un couple noir qui disparut à ses appels. «Ne fuyez pas je suis votre frère, cria-t-il. Hébergez-moi au moins pour cette nuit. Sinon je mourrais de froid...» Ses cris se perdirent désespérément dans le lointain.

Soudain, une idée traversa son esprit flétri.«demain, pensa-t-il en exultant en dépit du froid et de la lassitude, demain, j'irai à l'ambassade de mon pays. Je dirai à l'Ambassadeur que je veux rentrer au Sénégal, et il me paiera le billet d'avion. Quelle idée géniale! Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ?...» Pendant qu'il était occupé ainsi à réfléchir, il crut entendre, comme dans un rêve la voix de sa chère mère qui lui susurrait à l'oreille : «Mon fils bien-aimé! Que tu as vieilli! Que tu as maigri au pays des blancs! Mais tout ceci n'est rien. Je te gaverai d'excellents mets. Ainsi, d'ici deux à trois semaines, tu engraisseras, oui tu retrouveras, j'en suit absolument convaincue, ton embonpoint d'antan...»

QUI L'AURAIT PENSÉ?
OU
FEG TI JEE COO WA

Ne te moques jamais du fils d'un démuni
Car l'avenir te démentira
Sa pauvreté n'est pas un cancer;
Il pourra se défaire
Et jeter loin de lui ses haillons,
Ses culottes à ornière et son chapeau crasseux.
Ne méprise jamais l'enfant d'un pauvre
Car manâna sera otro dia;
Tomorrow will be another day,
Le futur nous réserve d'énorme surprise.
La pauvreté n'est pas une malédiction;
L'homme est le propre sculpteur de sa vie.

Il agit est donne forme à la vida,
Ne cherches pas à expulser el hijo del pobre,
Car tu regretteras plus tard.
Lazare est là, à côté de toi,
Ne l'assimiles pas à un chien.
Demain il sera dans l'opulence et
Tu pourras te dire:
"Qui l'aurait cru?"
La vie est faite de grandeur et bassesse.
N'importe qui peut se trouver dans l'une des balances.
Nul n'a une place cimentée nul part,
"Huu kol saage" tout change.
Aujourd'hui on est lépreux, demain
On sera purifié par l'eau de la Siloé
"Feg ti jee coo wa"
Bossuet au xvii°s déjà invitait
Les Riches à porter le Fardeau des pauvres
Paix à ton âme, car Dieu t'avait tout révélé.
La sagesse Tpuri reconnaît aussi ta
Philosophie: "Horog din rinti, a co coge."

KANDANDI RINMO MICHEL .

Nos plaines et nos chers villages regorgent d'histoires et de nouvelles. Écrivons pour nous et décrivons-nous nous mêmes.

C'est la vocation de Ka'arang



Nous sur nous mêmes:
Cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri (CRCT)

Nous sommes un groupe de Tpuri et de personnes intéressées par la culture Tpuri. Nous avons tous des orientations professionnelles et des intérêts personnels différents. Nous œuvrons cependant tous dans le domaine d'une identité culturelle bien comprise et exprimée. Plutôt donc que de se limiter, il nous a semblé plus profitable pour tous de laisser la liberté à chacun de réfléchir sur le thème qu'il trouve principal dans le milieu Tpuri. Mais, ici encore, une souplesse s'impose. En effet, peut-être que deux ou trois personnes souhaitent réfléchir sur un même thème. Le groupe est ouvert à de telles initiatives. Un travail collectif est toujours plus riche.

Quelle forme a le Cercle de Réflexion? Ce groupe n'est pas une réunion de super-savants. Les articles peuvent être très longs, fouillés, truffés de détails, si l'auteur s'est investi longuement dans sa recherche, ou brefs s'il s'agit de rendre compte d'une expérience personnelle vécue mais significative au sein de la culture Tpuri. Le groupe est une Communauté, sans hiérarchie, et surtout sans compétition. Son but est de Témoigner afin que la culture Tpuri ne soit pas à jamais perdue.

Ka'arang est un trimestriel.

Il est l'organe d'information et de liaison du cercle de Réflexion sur la Culture Tpuri. Il contient des récits, des interviews, des poèmes, des biographies, des nouvelles, des commentaires, des informations se rapportant à la culture Tpuri.

Ka'arang vit principalement des recherches, de la fantaisie, de la créativité et de l'engagement de ses lecteurs et des membres du Cercle.

Ce périodique est le produit de la coopération de plusieurs personnes.

Ainsi *Ka'arang* sert de porte-parole

Les contributions sont une documentation de notre travail. Elles créent une base de discussion. Elles révalorisent ainsi notre culture et sert de planche d'appui pour que nous ne soyions pas des naufragés de la culture, de notre propre identité.

Dans ce sens nous soutenons l'échange et la communication entre nous et contribuons ainsi au réveil de la conscience pour notre culture et participons à sa survie.

Ka'arang

Ka'arang,

ce sont des débats houleux
le répertoire Tpuri
la culture palpable
des techniques ressucitées
des recherches minutieuses
c´est pourquoi Ka'arang!

Ka'arang!
Ka'arang!
Ka'arang!
Ka'arang!

Ka’arang: N°028 - juillet 2000
Thème: Les purifications en milieu Tpuri

Thème pour le N°029 d’octobre 2000
La mort en milieu Tpuri

Ka'arang

est un organe de réflexion et de débat. Sauvons notre culture de l’oubli et de l’aliénation. C’est maintenant le temps de le faire. Nous sommes responsables devant l’histoire!

« La solitude
c’est quand on nous interdit d’être créatif, de réfléchir (...). Parmi les hommes - tout solitaire »

Kolyang Dina Taïwé , Pleurs sans larmes, 1996

Réfléchissons ensemble!
Envoyez nous des articles à l'une des adresses suivantes:

Ka'arang:
Editions et Média
B.P. 67 Guider
Nord Cameroun

Dayang Paul
Wachmannstr. 81
28209 Bremen
Allemagne